

Thaïs COUSIGNÉ

ALLIANCES, RICHESSES ET DÉSACCORDS

ou

Les négociants d'amour

**Éditions
LES MANDARINES**

*Remerciements à Michel Cousigné, mon père
pour le dessin de couverture*

*et à Amélie Nothomb
pour ses encouragements*

*Les éditions LES MANDARINES
rappellent que la représentation des pièces de théâtre est
soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.
Cette pièce est déposée à la S.A.C.D.
11, rue Ballu 75442 PARIS CEDEX 09
On peut contacter l'auteur aux éditions Les Mandarines.
© Éditions Les Mandarines 2010
ISBN : 978-2-916995-16-8*

PERSONNAGES

Comte d'Escandou, père de Constance

Comtesse d'Escandou, mère de Constance

Constance, fille du Comte et de la Comtesse d'Escandou,
promise de Cléandre

Duc de Mainchou, père de Cléandre et Liliante

Duchesse de Mainchou, mère de Cléandre et Liliante

Cléandre, fils du Duc et de la Duchesse de Mainchou, fiancé de
Constance

Liliante, fils du Duc et de la Duchesse de Mainchou, frère de
Cléandre

Lisbella, servante de Constance

Tristaldin, serviteur de la famille d'Escandou

Valdin, serviteur de la famille de Mainchou, particulièrement
attaché à son jeune maître Liliante

PROLOGUE

*Dans le passé, ou le présent, comme il vous sierra de l'imaginer,
L'histoire où nous plaçons la scène,
Fera l'objet de maintes joies et offenses !*

*Les serments d'amitié faits pendant l'enfance,
Ne sont pas choses aisées à satisfaire, et à honorer à l'âge adulte.
Tant de choses évoluent et changent,
Et les promesses pour lesquelles nous nous engageons seuls,
Touchent, dans le futur, nos descendances.*

*Engagement envers les uns, amours promis aux autres,
Qu'en est-il réellement des personnes concernées et de ce qu'elles ressentent ?*

*D'égales amours, mais de passions différentes,
Trois enfants que tout opposent,
Vont tour à tour déclencher joies, tristesses et peines chez leurs parents amis.
La tradition et le respect d'un serment passé et révolu,
Remporteront-ils l'adhésion et l'union des pères sur ces tendres chérubins ?*

*Soyez indulgent quant au contenu du récit de cette histoire,
Car si cette dernière vous plaît, c'est un cadeau que vous me faites.
Mais si elle vous interpelle d'une toute autre manière, c'est tout aussi bien,
Et je n'aurais qu'une sentence à proclamer :
« Bienvenue à la réflexion et aux critiques constructives ».*

*Accueillez maintenant, l'histoire digne d'être racontée,
De ces trois enfants déchirés entre deux maisons,
Par la promesse faite dans le passé par leurs ancêtres,
Et dont ils sont sans le vouloir, les bien tristes héritiers.*

ACTE I

Scène 1

Le Comte et la Comtesse d'Escandou, seuls dans un salon discutent comme cela se fait entre époux. C'est un grand événement pour eux qui se prépare; ils sont à la fois excités et impatients. Ils attendent leurs amis d'enfance pour unir leur fille unique Constance à leur fils aîné, Cléandre. De noblesses égales, cette union permettra richesses et prospérité aux deux familles, dans une atmosphère économique et sociale quelque peu instable et inquiétante.

Comte d'Escandou : Ma femme, je me réjouis de cette union. Quelle chance pour nos deux familles !

Comtesse d'Escandou : Mon époux, je partage votre avis. Cependant, Constance, notre fille, si je puis me permettre, n'est encore qu'une enfant. Je vous rappelle qu'elle n'a que seize ans. Ne pensez-vous pas précipiter les choses ?

Comte d'Escandou : Ma tendre, c'est le bel âge. Mais je comprends votre inquiétude. Cependant, il est temps pour vous, comme pour elle, de couper un peu le cordon. Elle va s'élancer dans la vie comme se doit de le faire une épouse. Du reste, Cléandre fera un mari parfait pour notre fille, et un gendre inestimable pour nous.

Comtesse d'Escandou : Vous avez sans doute raison, et c'est un fait incontestable. Mais ils sont si jeunes encore, que peuvent-ils bien savoir de la vie ? Ils ont encore tout à découvrir. Je m'inquiète seulement comme une mère. Que savez-vous de Cléandre ?

Comte d'Escandou : Son père, mon ami le Duc de Mainchou, lui

a fait donner la meilleure éducation qui soit. La vie de pensionnaire, pendant quatre années, auprès du Père Nicolas, lui aura appris comment se comporter en digne époux et père de famille. Il a beaucoup travaillé son droit, m'a-t-il précisé. C'est une bonne chose pour les affaires. Il est prêt à se lancer dans le monde, soyez-en certaine. Il prendra soin de votre Constance. N'ayez crainte !

Comtesse d'Escandou : Je m'inquiète pour rien sans doute. Cléandre a deux ans de plus, il doit logiquement être plus mûr qu'elle.

Comte d'Escandou : Je sais que vous êtes très proche de votre fille. Et que le changement de vie de notre enfant unique, est un grand bouleversement pour vous aussi. Mais ayez confiance en ce que nous offre la vie aujourd'hui.

Comtesse d'Escandou : Je suis sotté, excusez-moi, mon époux. Nous ne pouvions trouver de meilleure maison pour cette union, que celle de la famille du Duc de Mainchou.

Comte d'Escandou : « Il y a un mariage qui rend un homme heureux, c'est celui de sa fille ».¹

Comtesse d'Escandou : C'est aussi le cas pour une mère, surtout quand elle n'a pas eu la chance d'enfanter aussi un fils.

Comte d'Escandou, se rapprochant d'elle et l'embrassant tendrement : Et puis, nous allons nous retrouver un peu tous les deux, comme au commencement...

Comtesse d'Escandou : L'avenir de notre nation est incertaine, nous ne savons pas de quoi demain sera fait. Tous les secteurs sont touchés. Nos richesses nous donnent un abri non négligeable pour nous, mais aussi pour nos descendants. Tout le monde n'a pas cette chance. Le pouvoir d'achat diminue au lieu d'augmenter.

(1) Citation de Marcel Achard, dramaturge et écrivain français du XX^{ème} siècle.

La guerre et la famine sont aux portes mêmes de notre nation, de Paris... Allons, mon ami, vous avez raison, je dois mettre mes faiblesses de côté, et me réjouir de la situation, et de ce qui nous arrive !

Comte d'Escandou : Cette alliance ne sera que bénéfique pour les nôtres, et agrandira notre maison. Nous perdons une fille, mais nous gagnons un fils !

Scène 2

Entre le valet de la maison, Tristaldin. La scène doit être donnée dans l'excitation et comme un jeu du père et de la mère de Constance. Les informations doivent être transmises comme si le Comte se souvenait des choses à dire au fur et à mesure qu'il parle à son valet.

Tristaldin : Monsieur, veuillez m'excuser, je viens vous annoncer l'arrivée du Duc de Mainchou, et de sa famille. On me dit qu'ils ne sont plus qu'à deux kilomètres de la propriété.

Comte d'Escandou : C'est parfait ! Envoie quelqu'un à leur rencontre. Occupe-toi de leurs biens, et fais-les venir ensuite, ici, dans le grand salon.

Tristaldin : Bien, Monsieur. *Il se dirige vers la sortie.*

Comte d'Escandou, *le coupant net dans son élan* : Et demande à ma fille et à sa servante de nous y rejoindre le plus vite possible.

Tristaldin : Bien, Monsieur.

Comte d'Escandou, *le coupant net à nouveau dans son élan* : Nous devons les accueillir tous ensemble.

Tristaldin : Bien, Monsieur.

Prêt à sortir, il est arrêté à nouveau par les paroles de son maître qui s'amuse de le voir ainsi tourné en bourrique.

Comte d'Escandou : Demande aussi en cuisine qu'on nous apporte une collation et des rafraîchissements avant le dîner. Et que ce dernier soit servi à huit heures.

Tristaldin : Bien, Monsieur.

Comte d'Escandou : Et puis dépêche-toi un peu... Tu devrais déjà être parti faire ce que je t'ai demandé...

Tristaldin : Bien, Monsieur. Si Monsieur le permet, je prends congé et j'y vais tout de suite. *Il râle dans sa barbe en sortant.*

Comtesse d'Escandou : Quand cesserez-vous de contrarier ce pauvre Tristaldin ?

Comte d'Escandou : J'aime ces enfantillages, vous le savez. C'est un plaisir de le voir râler depuis toutes ces années. Allons ma chère, je peux me le permettre, je vous rappelle qu'il m'a vu naître.

Comtesse d'Escandou : Laissons cela ! Je suis heureuse, nous allons enfin faire la connaissance de Cléandre.

Comte d'Escandou : D'après les lettres de son père, c'est un magnifique jeune homme.

Comtesse d'Escandou : D'après celles de sa mère, il est sensible et précieux.

Ils s'embrassent tendrement à nouveau.

Comte d'Escandou : Mais que fait notre fille... ?

Scène 3

Constance entre en scène, accompagnée de sa servante Lisbella. Constance porte une magnifique robe rose et blanche, avec de belles dentelles sur les épaules, comme un léger châle. Cela rappelle sa pureté virginale et sa jeunesse. Lisbella porte une tenue de soubrette, et une petite coiffe assortie sur la tête pour rappeler son rang et sa place dans la maison. Elle est légèrement plus âgée que sa maîtresse.

Constance : Me voilà mon père, je suis là.

Comte d'Escandou : Je vois que tu as mis une jolie robe ma fille, pour accueillir, comme il se doit, nos invités. Tu fais ma fierté et celle de ta mère.

Comtesse d'Escandou : C'est un grand jour pour toi, mon enfant !

Constance, *avec un peu de tristesse dans la voix* : Mes parents, vous savez combien je vous respecte et combien je vous aime. Vous m'avez toujours donné tout ce qu'une fille peut espérer avoir de ses parents. Mais faut-il vraiment que j'épouse le fils du Duc de Mainchou ?

Comte d'Escandou : L'affaire est entendue entre nos deux familles depuis ta naissance, tu le sais, n'est-ce pas ?

Constance, *très contrariée* : Père, je ne me sens pas encore prête. Et puis, je ne pourrai pas, je ne le connais pas. Vous-même n'avez jamais fait sa connaissance ! Je vous en prie.

Comte d'Escandou : Ce que nous savons nous suffit pour t'offrir en mariage à ce jeune homme et à sa famille !

Constance, *en pleurs* : Il est peut-être affreux, laid et méchant ! Et

vous voulez me jeter dans ses bras et dans son lit...

Comte d'Escandou : *Il se rapproche d'elle, tendrement comme un père aimant. La mère a un mouvement émouvant.* Mon enfant, au contraire, je ne souhaite que ton bonheur, et je suis sûr que tu seras heureuse. Ta mère et moi ne voulons pas te causer tant de peine. Tu n'es pas la plus à plaindre. Un mariage, mais toutes les jeunes filles de ton rang et de ta condition en rêvent. Je suis sûr que ta servante rêverait d'épouser pareille fortune. N'est-ce pas, Lisbella ?

Lisbella, avec emphase : Oh ! oui Monsieur, si je le pouvais...

Comte d'Escandou : Tu vois...

Comtesse d'Escandou, émue et partagée entre la joie du mariage et la peine de son enfant . Ma fille, il est vrai que je te trouve jeune moi aussi, mais je ne peux pas aller contre la décision de ton père. Et puis regarde, je me suis moi-même mariée, alors que je n'étais guère plus âgée que toi. Et ma vie a été très heureuse auprès de ton père. Tu es née de notre amour.

Comte d'Escandou : Laissons là tous ces caprices qui ne mènent à rien ! Nos hôtes vont bientôt nous rejoindre, sèche tes larmes, tu as les yeux tout bouffis. Ressaisis-toi un peu pour être plus présentable.

Comtesse d'Escandou, essayant de la rassurer : Tu verras, tu t'habitueras vite à ta nouvelle condition.

Constance : Non, et je suis sûre que nous n'avons, avec cet homme, rien en commun.

Comtesse d'Escandou : Sa mère m'a longuement écrit qu'il était passionné par les romans, et la poésie. Il court sans cesse les salons littéraires.

Comte d'Escandou : Cela vous fait déjà une passion commune.

Constance : Je vois que tout est décidé et conclu et que je n'ai plus qu'à me soumettre à votre autorité et votre volonté.

Comte d'Escandou : Te voilà enfin raisonnable !

Comtesse d'Escandou : Mon enfant, sèche tes larmes et viens ici que je t'embrasse. *La mère et la fille s'enlacent tendrement.*

Scène 4

Les mêmes, Tristaldin, le Duc et la Duchesse de Mainchou, leur fils Cléandre, et leur valet Valdin.

Ces derniers arrivent de la ville. Le voyage, assez court de la ville à la campagne, ne les a pas particulièrement fatigués. Ils sont élégants, et portent des vêtements de très bon goût. Les parents sont somme toute très classiques. Le fils, quant à lui, est légèrement excentrique et porte des couleurs pastel avec de la dentelle, montrant son côté raffiné et précieux ; il est même légèrement maquillé.

Tristaldin : Monsieur le Duc de Mainchou et sa famille sont arrivés. Dois-je les faire entrer ?

Comte d'Escandou : Bien sûr mon ami, va les chercher, et occupe-toi de leurs bagages.

Tristaldin : C'est déjà fait, Monsieur.

Comte d'Escandou : Alors vite, ne nous fais pas attendre plus longtemps !

Comtesse d'Escandou : Voilà enfin l'instant tant attendu, ma fille, réjouis-toi, tu vas enfin connaître ton futur époux.

Tristaldin sort pour revenir aussitôt accompagné du Duc, de la Duchesse et de leur fils Cléandre.

Comte d'Escandou, tombant dans les bras du Duc : Mon ami, comme je suis heureux de te revoir enfin.

Duc de Mainchou : La joie est partagée, mon ami.

Duchesse de Mainchou, tombant à son tour dans les bras de la Comtesse : Ma chère, je suis si émue de vous rendre visite. L'événement qui nous réunit aujourd'hui est tellement important !

Comtesse d'Escandou : L'émotion est certaine.

S'ensuivent des embrassades entre les épouses et les époux respectifs, dont la joie de se revoir est très apparente. Les retrouvailles sont animées, car ils ne se sont pas vus depuis des années. Cette scène doit être jouée dans la joie, et la légèreté.

Comtesse d'Escandou : Mais venez que je vous présente ma fille. Constance !

Constance, faisant la révérence devant ses futurs beaux-parents : Madame, Monsieur, je suis ravie de faire votre connaissance.

Duchesse de Mainchou : Comme elle est ravissante et bien élevée ! Venez que je vous embrasse.

Duc de Mainchou : Je vais être jaloux, laissez-moi embrasser ma bru.

Ils embrassent tous les deux Constance, un peu empreinte de gêne.

Duchesse de Mainchou, voyant son fils resté figé discrètement dans un coin du salon : Mon fils, ne reste pas en retrait. Voyons, on dirait un petit enfant pris en faute !

Duc de Mainchou : Voici mon fils aîné, Cléandre.

Le Comte et la Comtesse embrassent leur gendre. Constance lui fait une révérence à laquelle il répond lui aussi par une révérence.

Duc de Mainchou : Mais comme ils sont précieux et intimidés ces deux-là !

Comte d'Escandou : Il me semble qu'à leur âge nous étions moins empotés...

Pendant cette scène, les deux serviteurs Lisbella et Valdin jouent une forme de séduction l'un envers l'autre... ce qui attire bien sûr le regard de leurs maîtres respectifs.

Comte d'Escandou : Nos serviteurs, quant à eux, semblent être moins timorés...

Les quatre parents partent d'un grand éclat de rire.

Comte d'Escandou : Mais votre second fils, Liliante, ne devait-il pas vous accompagner ?

Comtesse d'Escandou : Un contretemps, sans doute... Rien de grave, j'espère ?

Duc de Mainchou : Il a été retenu en ville pour régler quelques affaires urgentes, mais devrait, si cela ne dérange en rien le fonctionnement de la maisonnée, nous rejoindre demain en milieu de matinée.

Duchesse de Mainchou : Il ne veut pas être absent pour le plus beau jour de la vie de son frère...

Comtesse d'Escandou : Comme je le comprends ! Nous attendrons donc demain pour l'embrasser.

Comte d'Escandou : Je vous propose de passer dans la bibliothèque pour vous rafraîchir. Une collation nous y attend. Nous pourrions laisser ces jeunes gens faire plus ample connaissance...

Duc de Mainchou : C'est une excellente idée. Le voyage m'a peu fatigué, mais je rêve d'une bonne limonade bien fraîche !

Comtesse d'Escandou, *en aparté* : Lisbella, vous devriez prendre congé et aller voir où en sont les préparatifs pour la soirée, et si tous les appartements sont bien en ordre pour recevoir nos hôtes.

Lisbella : Bien, Madame.

Ils sortent tous, Lisbella et Valdin prennent congé eux aussi.

Scène 5

Restent seuls en scène, Constance et Cléandre. La conversation semble difficile, ils sont tous les deux très gênés. L'atmosphère est pesante.

Constance, *timidement* : J'espère que vous avez fait bon voyage...

Cléandre : Très bon, merci.

Silence.

Constance : Vous aimez la vie à la ville ?

Cléandre : Et vous à la campagne ?

Constance : Il paraît que vous aimez lire...

Cléandre : Je fréquente quelques salons...

Un temps. Un lourd silence pesant s'installe. Puis Constance est la première, hésitante un peu et troublée, à prendre la parole.

Constance : Vous savez, j'aime beaucoup mes parents, et je suis très respectueuse envers eux et l'éducation qu'ils m'ont offerte, mais...

Cléandre : Mais vous ne m'aimez pas, et vous pensez que vous ne pourrez jamais m'aimer, n'est-ce pas ?

Constance : C'est vite résumé, et en peu de mots, mais oui... Je ne vous connais pas, et nous sommes promis l'un à l'autre par nos parents respectifs... Je dois vous avouer que je ne me sens pas encore prête pour ce genre de changement.

Cléandre : Il faudra pourtant bien prendre le temps nécessaire pour se faire à cette idée et à notre mariage.

Constance : Pour vous aussi alors, comme pour nos parents, l'affaire est arrangée ! Je suis donc la seule à souffrir !

Cléandre : Constance, je ne devrais pas vous le dire, mais je me dois d'être honnête envers vous. J'ai bien peur moi aussi de ne pas pouvoir vous aimer. J'aurais beau faire tous les efforts du monde, je ne pourrai jamais être l'ami et l'amant que vous voulez.

Constance : Je vous déplaît tant ? Suis-je si répugnante ?

Cléandre : Oh non, bien au contraire, vous êtes ravissante, et tous les maris du monde souhaiteraient une épouse telle que vous. Seulement...

Constance : Oui...? *Elle se rapproche de lui.*

Cléandre : J'ai bien peur de ne pas être à la hauteur. Nos parents mettent tant d'espoir dans notre mariage pour souder et rapprocher nos deux familles. Ah ! si seulement le monde n'allait pas aussi mal et si l'argent ne gouvernait pas nos vies !

Constance : Pour moi aussi la pression est insupportable.

Cléandre, *se rapprochant d'elle lui aussi* : Comme je suis triste à mon tour. Je vois tant de peine dans vos yeux... À mon tour de vous poser la question. Suis-je donc si affreux ?

Constance : Oh ! non, Monsieur ! Pas du tout, bien au contraire. *Un temps*. Mais, qu'allons-nous faire ? Faut-il que nous soyons malheureux toute notre vie ?

Cléandre : J'en ai bien peur...

Tristes et la larme à l'œil, ils tombent dans les bras l'un de l'autre, comme pour se réconforter mutuellement face au sort tragique qui les accable.

À cet instant, les deux pères arrivent. Ils sont surpris par le spectacle inattendu des deux enfants s'enlaçant. Ils se cachent pour les espionner. Ils imaginent avec joie et enthousiasme que l'affaire est en bonne voie. Au bout de quelques instants, ils repartent ravis de ce qu'ils viennent de voir, sans faire de bruit. Leur joie est visible.

NOIR.

Scène 6

En avant-scène, les serviteurs Lisbella et Valdin. Ils s'amourachent l'un de l'autre, dans une forme de séduction et de jeu ressemblant à la parade nuptiale chez les animaux (déplacements et gestuelle très importants, comme un jeu de mime de Commedia dell'arte).

Des chatouilles très prononcées les rapprochent encore plus, jusqu'au contact physique. Il est évident qu'ils sont très attirés l'un par l'autre.

La séduction doit aller crescendo. Puis, ils entament une grande discussion sur leurs maîtres respectifs. Toute la scène, et ce dès le début, doit être jouée dans la légèreté, mais sans qu'on oublie leur « condition de serviteurs » qui est une donnée très importante.

Lisbella : Crois-tu vraiment que ma maîtresse va épouser ton maître ?

Valdin : Je ne lui souhaite pas, elle sera trop malheureuse !

Lisbella : Voilà qui a le mérite d'être franc et direct. Mais que veux-tu dire ?

Valdin : Rien. C'est une dame !

Lisbella : La belle affaire ! Bien sûr que c'est une dame ma maîtresse ! Et elle est destinée à un homme. Il me semble, que ton maître est fait comme il se doit !

Valdin : Il en a l'apparence, c'est vrai, mais il est tellement précieux. Parfois, je me dis, qu'il aurait dû naître « fille » et non garçon !

Lisbella : Il semble très raffiné, c'est vrai, mais cela ne veut pas dire qu'il ne rendra pas ma maîtresse heureuse...

Valdin : Certains jours, il ressemble à une poupée.

Lisbella : Tu exagères !

Valdin : Il n'est pas comme Liliante.

Lisbella : Qui est Liliante ?

Valdin : Le second fils de Monsieur le Duc, le frère de Cléandre.

Lisbella : C'est lui qui doit nous rejoindre demain, n'est-ce pas ?

Valdin : Oui, et tu pourras en juger par toi-même. C'est à croire qu'ils n'ont pas les mêmes parents ! Ils sont si différents. Liliante est beau, musclé. Il a beaucoup d'élégance, de classe, tout en étant très masculin, dans sa voix, sa façon de se mouvoir... Tandis que Cléandre...

Lisbella, *dans un petit fou rire* : Tu en parles comme si tu étais amoureux de ton maître.

Valdin, *vexé* : Tu n'es qu'une sottise !

Lisbella, *se rapprochant de lui, séductrice pour se faire pardonner* : Je ne voulais pas te froisser, mon ami.

Valdin : Je les ai vus naître ou presque tous les deux. Je servais le père du Duc, et quand il est mort, suite à un accident tragique, une attaque pour dire toute la vérité, Monsieur a eu la gentillesse de me garder auprès de lui, et je suis ainsi rentré à son service. Liliante n'avait alors que quatre ans, presque et demi, et Cléandre six. Je les ai vus grandir, un peu comme mes enfants.

Lisbella, *surprise* : Et en as-tu ?

Valdin : Cachés, peut-être ! Non, je plaisante bien sûr... Quoique cela pourrait être possible après tout. Enfin, non, je n'en ai pas, mais j'aurais bien aimé. L'occasion de fonder un foyer ne s'est pas présentée à moi jusqu'à aujourd'hui... Cependant, mes jeunes maîtres ont tous deux l'âge d'être mes fils !

Lisbella, *d'abord en calculant, puis de façon très naïve et directe* : Tu travailles donc chez eux depuis plus de douze ans... Comme tu es vieux !

Valdin, *presque vexé, et sur un ton affirmatif, comme pour se*

rassurer devant la jeune soubrette : J'ai bientôt trente-deux ans !

Lisbella : Ah ! quand même !

Valdin : Et toi, tu as la fraîcheur de la jeunesse. Dis-tu toujours ce que tu penses sans réfléchir ?

Lisbella : Hé ! Monsieur, j'ai vingt-deux ans ! Je ne suis plus une gamine.

Valdin : Piquée !

Lisbella : Tu n'es plus drôle et ta compagnie commence à m'ennuyer.

Valdin : Je suis désolé, d'ailleurs l'heure tourne...

Lisbella : C'est vrai, tu as raison ! Ma maîtresse doit se préparer pour la nuit, il faut que je la rejoigne. Elle pourrait avoir besoin de moi. Je ne voudrais pas éveiller ses soupçons.

Valdin : Soupçons ? C'est donc que tu m'aimes... un peu !

Lisbella : Disons, que je t'aime bien... pour commencer.

Valdin : Alors, tu as raison, file rejoindre ta patronne. Nous nous reverrons demain.

Lisbella : Bonne nuit, Valdin.

Valdin : Bonne nuit, charmante servante de mon cœur. Je penserai à toi toute la nuit.

Lisbella, *joyeuse et taquine* : Uniquement cette nuit ? C'est bien peu !